

## Le vin et la lyre

par **Rédouane Taouil**

Il est dans la langue arabe, comme pour l'amour, un flot de mots pour nommer le vin. Divers termes sont employés pour en peindre les couleurs, en vanter les vertus, en fredonner les maux, en humer les arômes, en égrener les images ou en inspirer le partage. Voici, en vrac, un florilège de noms qui célèbrent les épousailles de l'usage des sens et de la lyre :

*La mère-goutte, le café, le nectar, l'ensoleillé, le vermeil, l'écarlate, la rousse, la sève, le plaisir le chasse-ennui, le chasse-mélancolie, la fille de la vigne, la fontaine de velours, le parfum d'insomnie, la fleur de la nuit.*

Lorsqu'il est saisi sous les figures, de l'interdit, du péché ou du mal, le vin tient lieu d'un baume. Il est un oxymore troublant.

Depuis les déserts d'Arabie jusqu'à la Palestine éperdue en passant par les cours Omeyyades et Abbassides, les vergers d'Andalousie, ou les âges mameloukites ou ottomans, le vin est une amphore de métaphores. Il est l'emblème de l'idéal féminin, de la plénitude fugace, des convulsions et des apaisements, de la convivialité avec l'éternité, de l'atmosphère de l'instant, des fautes expiées, des voyages immobiles, des lendemains blêmes, des éclats de jeunesse et de l'indolence de l'existence.

C'est Achâa (mort vers 615), auteur d'une des dix odes préislamiques majeures, qui est l'initiateur de la poésie bachique. Producteur de vin lui-même, il dédie ses vers à de fines exaltations des fruits fluides de la vigne et des séances de bonne chère où les coupes et les chants résonnent à l'unisson. Dans

ces exaltations rythmées de bout en bout par des métaphores profuses, la senteur scintille, le vin est un chant qui s'écoute, la couleur fleurit.

*Nos témoins sont les roses et le jasmin  
Les chanteuses et leur flûte*

....

*J'aime mon pays lors des vendanges  
Et au temps de la vinification de ses raisins*

La figure d'Al Akhtal (630-710) est pittoresque. Il refuse d'embrasser l'Islam, non parce qu'il lui préfère la religion chrétienne, mais par ce qu'il interdit de siroter l'eau de la vigne. Suite à la guerre des odes avec Jarir, il est élevé au rang de poète des omeyyades par Abdelmalek ibnou Marwan qu'il fréquente, la mémoire humectée par les brumes du vin :

*Après que mon échanson m'eut servi trois  
flacons murmurants*

*Je suis entré dans la cour pavoisant  
Comme si j'étais ton commandeur, toi,  
prince des croyants.*

Le poète, qui retrouve ainsi la royauté de l'être en soi, sait éprouver la ressemblance ruisselante dans l'amour :

*Quand nous nous aimons nous sommes  
Pareils à l'eau de la nuée au vin mêlée*

Ami des plaisirs, Abu Nawass (755-815) était aussi l'ami et le commensal du calife de Bagdad, Al Amin. Ses poèmes bachiques chantent l'orgie et les infractions aux interdits. Avec force, il prêche la jouissance dans l'insoumission et se prosterne devant la beauté. Il raille les prologues amoureux de la poésie préislamique autant que les contraintes métriques. Sous sa plume, le vin est une fascinante infusion :

*Dans le trouble de la nuit, elle prit son amphore*

*De son visage point une lumière qui inonde la demeure*

*De la bouche de la cruche s'écoule un liquide pur*

*A la caresser des seuls yeux, on s'endort.*

Autobaptisé l'époux du sarment, le poète rêve de demeurer à jamais en voisinage terrestre avec sa passion fatale :

*Aussi, quand je mourrai, couche-moi près de la vigne*

*Pour que mon corps exsangue en suce les racines*

Dikou Al Jinn (778-849) est le poète des regrets au surnom mystérieux, « le coq du démon ». Ayant oui des calomnies sur sa bien-aimée, Ward (Roses), il la tue. Dès qu'il s'aperçoit qu'il s'agit d'un mensonge malveillant, il se repent et la pleure jusqu'au dernier soupir. De ses cendres et de la terre, il modèle un pot où il s'abreuve, jour et nuit, à ses déplorations. Dans ses vers, les qualités du vin se confondent avec celle de sa fidèle.

*Il se lève et la coupe,*

*A peine dans sa paume,*

*De son feu, il l'a marqué*

*Soleil ou bien la flamme*

*Née du feu qui s'allume*

*Au sommet de ses joues.*

Renommé comme médecin, vizir dans Marrakech l'Almohade, Ibnou Zouhr (1113-1198) l'andalou est l'auteur d'une *muwashshaha* dont les strophes ornent toujours la poésie du vin :

*O échanton, j'ai moult griefs à ton encontre*

*Toi qui reste sourd à nos appels*

*Il est un compagnon de plaisir qui d'amour m'a ravi*

*J'aime son visage lumineux*

*Et boire le vin que sa main me tend.*

S'ouvrant sur cette plainte, le poème décrit comment le vin et les larmes ruissellent en abondance suite à la perte de l'aimée. Indifférent aux blâmes, l'amant éconduit se consume à voir ses yeux obéir à ses entrailles nouées et l'outré à sa soif, elle, restée toujours fidèle.

Maître des odes à dialogues, Saffi Din Al Hilli (1278-1349) est l'auteur des plus splendides dythirambes du soleil nocturne. Dans ses vers enchantés, le vin, matière solaire, dissipe la nuit opaque et la mélancolie, s'incarne dans les lèvres et la joue de la femme, luit dans la flamme de la joie.

*Jouis des occasions de plaisir avant qu'elles ne s'évanouissent*

*Réponds toujours à l'invite au vin frémissant*

*Si tu songes aux repentis*

*N'oublie pas les regrets qu'ils nourrissent*

*Pour les temps de l'ivresse*

*Leurs yeux convoitent sans cesse le nectar*

*Lorsque ses rayons teintent les doigts de l'échanton.*

Mahmoud Darwich (1941-2008), chantre de l'épopée de la terre éplorée et de la langue, des vaincus de l'espoir et des cantiques intimes, ne tarit pas d'éloges sur le nectar des treilles dont la dignité est, à ses yeux, à l'image de celle de l'assentiment de l'aimée :

*« je porte la coupe à mes lèvres avec l'appréhension de celui qui quémande un premier baiser à une femme aux sentiments confus (...) Le vin me porte à un rang plus élevé, ni céleste ni terrestre, il me donne la conviction que je suis poète ne serait-ce qu'une fois ». ■*